

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr., un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Attila devant Aquilée.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Les derniers exploits d'Attila. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le malade imaginaire (*suite et fin*). — VARIÉTÉS : Le vase brisé; L'île de Rhodes.

RÉCITS HISTORIQUES.

LES DERNIERS EXPLOITS D'ATTILA.

Le roi des Huns, Attila, après la fameuse défaite qu'il avait éprouvée dans les plaines de la Champagne, s'était vu forcé de quitter la Gaule.

Plus irrité que découragé, il reçut bientôt des renforts : on se demandait avec anxiété sur quel peuple il allait venger la honte de sa défaite. Il résolut de se jeter sur l'Italie.

Il entra donc en dans ce pays à la tête d'une armée formidable, et il attaqua d'abord Aquilée.

Aquilée était alors une cité riche, forte et peuplée. Il la prit d'assaut et il la réduisit en cendres.

La destruction fut si complète que, depuis cette époque, la ville n'a pu se relever; elle n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade. Ceux des habitants d'Aquilée qui purent échapper à la rage des Huns, se réfugièrent dans quelques îles au milieu des Lagunes. Ils s'y établirent; et telle fut l'origine de Venise, qui devint plus tard si florissante.

Attila brûla Padoue, Vicence, Vérone et Bergame, et ravagea les plaines de la Lombardie. Tous les habitants des villes et des campagnes fuyaient à son approche et se réfugiaient dans les Alpes ou dans les Apennins; ceux de Padoue allèrent rejoindre, dans les îles des Lagunes, les débris de la population d'Aquilée.

Milan se rendit; Attila ne brûla pas cette ville. En entrant dans le palais, il aperçut un tableau qui représentait l'empereur des Romains assis sur son trône, et les princes de Scythie prosternés à ses pieds; il ordonna qu'un peintre effaçât sur-le-champ ce tableau, et représentât sur la même toile le roi des Huns assis sur son trône, et les empereurs romains déposant à ses pieds des sacs d'or.

L'Italie ne tarda pas à s'apercevoir que le tableau ordonné par le roi des Huns était d'une effrayante vérité.

Il alla jusqu'aux portes de Rome, et là, les sacs d'or qui lui furent offerts désarmèrent son courroux.

Il quitta l'Italie, et mourut subitement quelques mois après. C'était en 453.

On exposa le corps de ce farouche conquérant au milieu d'une plaine, sous un pavillon de soie, et ses guerriers en firent plusieurs fois le tour en chantant des vers à sa louange; ils se coupèrent les cheveux en signe de deuil, selon leur usage, et répandirent tous quelques gouttes de leur sang pour honorer la pompe funèbre de leur chef.

Le corps du roi des Huns fut enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent, et le troisième de fer; on égorgea les captifs qui avaient creusé la fosse, et le corps d'Attila fut enseveli pendant la nuit, comme si on eût voulu dérober le secret de sa tombe à tous les peuples qui devaient maudire sa mémoire.

Un écrivain de cette époque nous a laissé un por-

trait de ce roi barbare. Il avait une grosse tête, un nez aplati, de larges épaules, une taille courte et carrée. Sa démarche était fière, sa voix forte et sonore; il roulait sans cesse des yeux féroces.

Attila avait coutume de dire que l'herbe ne pouvait plus croître là où son cheval avait passé. Il mettait toute sa gloire à inspirer la terreur, et ne cherchait point à se distinguer par les dehors de la magnificence; sa table était de bois, ainsi que ses coupes et ses plats; il ne se nourrissait que de viande, et regardait le pain comme un luxe indigne de lui. Maître de plusieurs royaumes, il n'eut jamais de capitale, et son palais n'était qu'une cabane immense ornée des dépouilles des vaincus.

A. L.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE MALADE IMAGINAIRE.

TROISIÈME ACTE.

Après cette sauterie humaine et animale vient le troisième acte.

M. Argan, Béralde et Toinette ont lieu d'être satisfaits du spectacle auquel ils viennent d'assister.

« Eh bien ! mon frère, dit Béralde, ce divertissement ne vaut-il pas mieux qu'une prise de casse ? »

Vous me direz peut-être, chers lecteurs, que vous n'avez jamais entendu parler de cette drogue. Je ne la connais pas non plus, mais je puis vous apprendre qu'on l'a remplacée avantageusement à votre service par l'huile de ricin. Oh ! quelle grimace vous me faites !... Toinette et M. Argan la faisaient aussi; la servante avait l'air mécontent, l'homme aux médecines paraissait tourmenté; quel était donc ce mystère ?

« Maintenant causons, » dit Béralde.

Ah ! bien oui ! M. Argan avait autre chose à faire dans le moment.

« Attendez un peu, dit-il, je vais revenir. »

Et dans son empressement, comme il s'en allait trottant comme un homme ordinaire :

« Tenez, monsieur, lui cria Toinette, voici votre bâton; vous oubliez que vous ne pouvez pas vous en passer.

— C'est vrai, » répond le bourgeois, qui n'aurait pas manqué de tomber sur le nez s'il s'était aperçu de sa négligence.

Toinette profite de l'absence momentanée de son maître pour prier Béralde d'empêcher le mariage d'Angélique avec Diafoirus le jeune, et l'oncle lui répond qu'il fera tout son possible pour faire entrer dans la famille son protégé Cléante.

« Mais, reprend Toinette, il faudrait aussi dégoûter mon maître de son M. Purgon. J'ai résolu de jouer un tour.... Laissez-moi faire.... »

Et la malicieuse fille se retire d'un côté, tandis que M. Argan rentre de l'autre.

Sans perdre de temps, Béralde s'empresse de l'interpeller sur son projet de mettre Angélique au couvent, idée qu'il attribue tout entière à la belle-mère. M. Argan défend sa femme.

« Soit, dit Béralde, elle est bonne, désintéressée, elle aime vos enfants; mais pourquoi vouloir marier Angélique à un Diafoirus, quand il se présente un parti plus convenable ! »

M. Argan répond que le futur médecin lui convient à lui-même.

« Alors, reprend Béralde, plus tard, vous marierez Louison à un apothicaire.

— Pourquoi pas?

— Enfin, en dépit de tout, vous tenez à être malade.... Mais, malheureux, si votre constitution n'était pas excellente, il y a longtemps que vos nombreuses médecines vous auraient tué.

— Vous ne croyez donc pas à la médecine?

— Ma foi, non, et pour vous divertir à ce sujet, j'aimerais à vous mener voir quelque comédie de Molière.

— Ce monsieur est un nigaud et un impertinent; oser mettre en scène des personnes aussi vénérables que les médecins!

— Est-ce qu'on n'y met pas tout le monde, les rois et les princes, aussi bien que les docteurs? »

Vous voyez que l'auteur de tant de belles comédies se raillait et se défendait lui-même; de plus, il faisait ajouter par M. Argan en fureur :

« Quand ce Molière sera malade, les médecins devraient lui crier : Crève! crève! plutôt que de lui offrir la moindre saignée ou la plus petite irrigation. »

Hélas! Molière est mort après avoir fait toutes ces plaisanteries, et aujourd'hui sa mémoire et sa gloire impérissables marchent côte à côte avec celle de la médecine, qu'il n'a pu renverser.

Béralde en est revenu à ses moutons, et c'est au moment où il est le plus occupé à prêcher son frère au sujet du mariage de sa nièce, qu'un obstacle se fait jour à travers la conversation. M. Fleurant, l'apothicaire, est entré doucement, tenant à la main cet instrument médical et hors de mode, sinon effacé de la civilisation.

« Mon frère, dit Argan, permettez-moi....

— Quoi donc?

— De prendre.... ce ne sera pas long.

— Par exemple! c'est trop fort! Ne pouvez-vous rester un moment tranquille? Remettez cela à une autre fois. »

Ce pauvre M. Argan regarde l'apothicaire d'un air piteux, en disant :

« Monsieur Fleurant, ce sera pour ce soir ou demain matin. »

Mais cette résignation ne fait pas l'affaire du fourrisseur, qui veut placer sa marchandise, et il interpelle Béralde avec aigreur :

« On ne doit pas ainsi se jouer des remèdes. En venant ici, je remplis les fonctions désignées par M. Purgon. Je vais me plaindre à lui, et vous verrez! »

Et M. Fleurant, son instrument sous le bras, se retire avec dignité.

M. Argan est resté tout tremblant.

« Mon frère, dit-il à Béralde, vous serez cause ici de quelque malheur.

— Le beau malheur!... pour une privation pa-reille. »

Mais le redoutable Purgon ne tarde pas à arriver. Toinette a peine à le suivre; l'indignation lui donne des bottes de sept pas.

« Je viens d'apprendre de jolies nouvelles! s'écrie-t-il. On se moque de mes ordonnances! On refuse de prendre ce que j'avais prescrit. »

M. Argan balbutie.

« Quelle hardiessel reprend Purgon.

— Ah! c'est épouvantable, murmure Toinette, qui meurt d'envie de rire.

— Un médicament que je m'étais fait un plaisir de composer moi-même!

— Ce n'est pas ma faute.... balbutie l'infortuné bourgeois.

PURGON. Un médicament si bien confectionné!

TOINETTE. Monsieur a tort.

PURGON. Il devait produire sur vos entrailles un effet merveilleux!

ARGAN. Ah! mon frère!

PURGON. Je cesse de vous traiter.

ARGAN. Je vous assure que ce n'est pas moi.... »

La servante donne toute son approbation au médecin furieux, qui déchire la donation de ses biens, qu'il avait faite en faveur du mariage.

ARGAN. Hélas! c'est mon frère qui est le coupable....

PURGON. Repousser une si bonne injection!

ARGAN. Faites-la venir, je vais m'y livrer de tout cœur!...

PURGON. Elle vous aurait guéri; votre corps eût été nettoyé et évacué de toutes ses mauvaises humeurs.

ARGAN. Ah! mon frère! que ne m'avez-vous laissé faire!

PURGON. Encore une douzaine de médecines, et c'était fini.

TOINETTE. Monsieur est indigne de vos soins.

PURGON. J'abandonne votre mauvaise constitution au désordre de vos entrailles, et, de maladie en maladie, vous arriverez à la privation de la vie où vous aura conduit votre désobéissance.

Et, sur ce, maître Purgon referme la porte sur lui.

ARGAN. Je suis mort! Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE. Vous êtes fou.

ARGAN. Avant deux jours je serai incurable.

BÉRALDE. Ce serait une occasion pour vous de sortir des pattes des médecins. Cependant, si vous ne pouvez vous en passer, on peut vous en trouver un moins dangereux que ce Purgon.

Toinette, qui était sortie, revient et dit :

« Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN. Quel médecin?

TOINETTE. Un médecin de la médecine. Je ne le connais pas, mais il me ressemble comme s'il était mon petit frère.

ARGAN. Fais-le entrer.

BÉRALDE. Vous êtes servi à souhait; un médecin vous quitte, en voici déjà un autre. »

Toinette rentre; elle est déguisée en médecin.

« Monsieur, dit-elle, j'ai l'honneur de vous offrir mes services pour toutes les saignées et les purgations qui vous seront agréables.

ARGAN. Bien obligé. (A Béralde.) C'est étonnant comme il ressemble à Toinette.

— Pardon, monsieur, dit le docteur prétendu, j'ai un mot à dire à mon valet. Je reviens de suite.

ARGAN. Est-ce étonnant!

BÉRALDE. On a vu de ces jeux de la nature. »

Rentrée de Toinette en servante.

« Voilà, monsieur.

— Je ne t'ai pas appelée; mais, reste là, que je te compare au médecin.

— Oh! j'ai affaire là-bas. »

Elle sort, et les deux hommes échangent quelques

réflexions au sujet des ressemblances, après quoi Toinette reparait en médecin. Vous vous figurez facilement le nez retroussé de la servante, son œil hardi et sa bouche moqueuse redevenant graves sous l'habit noir.

« Pardon, monsieur, dit-elle, j'ai eu la curiosité de voir un illustre malade comme vous l'êtes. »

M. Argan se montre très-flatté d'une si jolie réputa-

tion. Un bourgeois dont les entrailles sont célèbres ! Il regarde avec une grande attention son interlocuteur. Le dialogue suivant s'engage entre le faux médecin et le malade imaginaire :

« Vous m'examinez, monsieur ; quel âge me donnez-vous ? »

— Tout au plus vingt-six ou vingt-sept ans.



Angélique s'agenouille auprès de son père qu'elle croit mort. (Page 22, col. 1.)

— Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Toinette éclate de rire.*) J'en ai quatre-vingt-dix.

— Est-ce possible ?

— Vous voyez l'effet du pouvoir de mon art.

— Un beau vieillard, vraiment !

— Je ne m'occupe que de maladies importantes. Je dédaigne les fièvres. Parlez-moi de transports au cerveau, d'hydropisies, d'inflammations de poitrine,

de bonnes pestes.... Je voudrais que vous fussiez abandonné des autres médecins, désespéré, à l'agonie.... vous verriez avec quel plaisir....

— Je vous suis obligé.

— Donnez votre pouls ? Ah ! il fait l'impertinent....

Qui est votre médecin ?

M. Purgon.

— Je ne le connais pas. Que dit-il ?



MM. Diafoirus père et fils.

Ayuntamiento de Madrid

— Que je suis malade du foie.
 — Quelle ignorance!... C'est le poumon qui est attaqué.
 — Je ressens des douleurs à la tête.
 — Précisément. Le poumon.
 — Quelquefois des maux de cœur.
 — Le poumon.
 — De la lassitude.
 — Le poumon.
 — Souvent des mouvements sourds dans le ventre.
 — Le poumon. Vous avez appétit et vous aimez à boire un peu de vin et à dormir après le repas.
 — Oui, monsieur.
 — Toujours le poumon, je vous le disais bien. Que vous ordonne-t-on pour nourriture?
 — Du potage, de la volaille, du veau, des bouillons, des œufs frais, du vin fort trempé d'eau et le soir sur-tout, de petits pruneaux pour....
 — Je sais. Tout cela est absurde. Il faut boire du vin pur, manger du gros bœuf, du porc bien gras, du bon fromage. Votre médecin est une bête. Je vous en enverrai un de ma main.
 — Vous êtes bien obligeant.
 — Que faites-vous de votre bras gauche? Vous devriez le faire couper.
 — Comment!
 — Cela donnerait double force au bras droit.
 — Mais, monsieur, je ne tiens pas....
 — C'est comme les yeux, à votre place je m'en ferais crever un.
 — Par exemple!
 — L'autre en verrait plus clair.
 — C'est possible; mais....
 — Bonjour, au revoir. Je suis pressé.
 Béralde déclare que ce médecin qui vient de sortir paraît être un habile homme.
 « Il va un peu vite, » objecte le bourgeois, qui cligne de l'œil et regarde son bras.
 On entend Toinette dire dans la coulisse :
 « Monsieur, je suis votre servante. »
 Elle fait semblant de reconduire le docteur et repart sous ses vêtements de camériste.
 Béralde remet sur le tapis le mariage de son protégé Cléante avec Angélique, mais M. Argan ne veut rien entendre.
 « Elle entrera au couvent.
 — Pour débarrasser sa belle-mère, n'est-ce pas? »
 Le bourgeois reproche à son frère d'être injuste et hostile à sa femme, et Toinette se met de la partie.
 « Ah! monsieur, s'écrie-t-elle, ne dites rien de mal de madame; une personne si bonne, si franche, et qui aime tant monsieur! »
 Béralde fait une mine incrédule, et la servante offre de lui prouver son erreur.
 « Laissez moi faire, mon maître; madame va venir, mettez-vous là tout étendu dans cette chaise et faites le mort; M. Béralde pourra juger de la douleur de madame quand elle croira vous avoir perdu.
 — C'est cela.
 — Ne faites pas durer son désespoir trop longtemps.
 — Sois tranquille. Mais n'y a-t-il pas de danger à faire le mort?
 — Non, non; et M. Béralde sera confondu. Vite, voilà madame.... que votre frère se cache dans ce coin. »

Béralde disparaît, et le bourgeois s'étend sur la chaise longue, où il reste immobile.

Béline entre, mais Toinette feint de ne pas la voir.

« Ah! mon Dieu! quel malheur!

— Qu'as-tu, Toinette?

— Ah! madame, votre mari est mort!

— Mon mari!

— Il vient d'expirer subitement dans mes bras.

— Vraiment! Eh bien! me voilà délivrée d'un grand fardeau.... Pourquoi pleures-tu?

— Je croyais qu'il le fallait.

— A quoi cet homme servait-il sur la terre? Incom mode à tout le monde, dégoûtant, toujours toussant, mouchant, crachant, grondant.... Mettons-le dans son lit avant que personne apprenne sa mort; j'ai à prendre des papiers et de l'argent dont tu auras ta part. »

Alors l'indigne créature s'avance vers le prétendu défunt et veut se saisir de ses clefs, mais M. Argan se lève brusquement, et elle jette un cri.

« Ah! madame ma femme, voilà comme vous m'aimez.... Voici une épreuve qui me rendra sage à l'avenir. »

Béline, confuse, disparaît, et Béralde revient vers son frère, en lui disant :

« Eh bien! vous voyez! »

Toinette prétend qu'elle n'aurait jamais cru cela, mais elle prie son maître de se remettre en position de trépassé, parce qu'elle entend venir Angélique. Il pourra s'assurer aussi des vrais sentiments de sa fille. M. Argan se soumet à cet avis. Béralde se cache de nouveau, et Toinette s'écrie :

« Malheureuse journée!

— Pourquoi pleures-tu, Toinette? demande la jeune fille étonnée.

— J'ai une triste nouvelle à vous donner.... Votre père vient d'avoir une faiblesse à la suite de laquelle il est mort.

— Mon Dieu! quel malheur!... »

Et la pauvre enfant éclate en sanglots.

Arrive Cléante.

« Qu'avez-vous, mademoiselle? dit-il.

— J'ai perdu ce que j'avais de plus cher et de plus précieux au monde. Mon père est mort. »

Le jeune homme s'associe à son chagrin. Sur l'avis de l'oncle, il était venu présenter ses respects à M. Argan et le solliciter en faveur du mariage. Mais Angélique ne veut plus entendre parler d'une union que son père n'avait pas acceptée, et elle va se mettre à genoux auprès de son corps qu'elle croit privé de vie pour en faire la promesse. Argan se lève et embrasse sa fille, à qui il fait très-peur.

« Va, dit-il, tu es ma vraie fille, et je connais maintenant ton bon naturel. »

Angélique se sent bien heureuse, et le père déclare qu'il accorde sa main à Cléante, à la condition qu'il se fera médecin. Le jeune homme offre de se faire apothicaire aussi, si l'on veut, mais Béralde suggère à son frère l'idée de devenir médecin lui-même, ce qui lui sera beaucoup plus commode. Il se tâtera le pouls, se montrera la langue, se fera des ordonnances et s'administrera tout ce qui lui sera agréable.

« La maladie n'osera jamais se frotter à un médecin, » ajoute Toinette.

Mais le bourgeois ne se croit pas assez jeune pour étudier. Béralde lui réplique qu'il trouvera le latin et l'érudition sous le bonnet et dans la robe de docteur.

Toinette prétend que la barbe est pour moitié dans le médecin, et M. Argan se sent déjà aux trois quarts persuadé par ces excellentes raisons, quand son frère ajoute qu'il y a une faculté de ses amis qui va venir faire en cérémonie la réception du nouveau membre du corps médical.

« Allez vous habiller pour cette réception, ajoute-t-il.

— Soit, nous allons voir cela, répond M. Argan en s'éloignant.

— Mon oncle, vous vous jouez de mon père, lui dit Angélique avec reproche.

— Non, je le distrais et l'amuse selon ses goûts. Il va venir une troupe de comédiens, et le carnaval où nous sommes autorise ces folies. »

Troisième intermède.

Ici le rideau du troisième acte se baisse pour se relever sur le dernier intermède qui est la cérémonie burlesque, chantante et dansante, d'une réception de médecin. D'abord, des tapissiers préparent en cadence la salle et les bancs où les acteurs viennent s'asseoir.

Puis arrive l'assemblée composée de huit porte.... instruments (vous me comprenez à demi-mot), six apothicaires, vingt-deux docteurs, l'aspirant médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants; tous, vêtus d'une façon bouffonne, prennent place selon leur rang, et se livrent à perte d'haleine à la récitation insensée de prétendus vers dont les mots n'appartiennent à aucune langue, mais contiennent des syllabes de toutes.... excepté du chinois peut-être.... puis- qu'ils forment un charivari tout à fait compréhensible et plus amusant encore. Enfin, tous ces bonshommes fantastiques chantent et dansent encore, et s'en vont enfin gravement et grotesquement comme ils sont venus.

Ainsi finit la comédie. Je n'ai plus qu'à vous faire la révérence. Jeunes messieurs et demoiselles, n'oubliez pas la conteuse, s'il vous plaît.

Mme JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

VARIÉTÉS.

LE VASE BRISÉ.

Une sœur de l'ordre de Saint-Vincent de Paul veillait un grenadier blessé et dangereusement malade. Accoutumé à la vie des camps et aux désordres de la guerre, le militaire n'avait aucun respect pour la sainte profession et pour le dévouement de sa bienfaitrice. Souvent il repoussait avec rudesses ses officieux secours; quelquefois il l'assailait d'injures grossières. Cette pauvre fille opposait à ces insultes une patience inaltérable, et finissait par vaincre, à force de bonté, le caractère emporté du soldat.

Un jour qu'il souffrait davantage, elle se présente devant lui, tenant à la main une potion que le médecin avait ordonnée; il refuse de la prendre; elle insiste avec douceur. Du refus il passe aux injures et aux menaces. Elle le conjure de penser au danger qu'il court, aux suites que pouvait avoir son obstination. Convaincu à la fin qu'il ne pouvait se délivrer de son importunité, il feignit de se rendre, prit la tasse qu'on lui offrait et jeta tout ce qu'elle contenait au visage de la religieuse.

Cette pieuse fille s'éloigna sans murmurer; mais, au bout de quelques instants, elle reparut au chevet du lit du malade, avec le breuvage qu'elle avait apprêté de

nouveau. Poussé à bout par une constance qu'il croit de l'obstination, le grenadier furieux saisit le vase et le brise en éclats : la liqueur jaillit sur les vêtements de la fille charitable. Il croit cette fois qu'après un pareil outrage elle ne s'exposera plus à revenir auprès de lui; mais le militaire ne connaissait que le courage qui se montre sur le champ de bataille, il n'avait aucune idée de celui que peut donner la religion.

La sœur s'approche pour la troisième fois :

« Prenez ce breuvage, lui dit-elle; prenez-le, je vous en conjure, ne me refusez pas cette grâce. »

Le malade ne sait plus s'il doit croire ce qu'il entend : sa dureté a fait place à un attendrissement involontaire; des larmes s'échappent de ses yeux :

« Vous êtes un ange! » s'écria-t-il.

Et, saisissant le breuvage salutaire, il l'avalait sans hésiter.

Cet homme dut la vie à la pieuse persévérance de celle qu'il avait traitée comme une ennemie. Il fut reconnaissant de cette faveur du ciel, et témoigna le désir de mieux connaître la religion qui inspire des vertus à la fois si douces et si élevées. T. H.

L'ILE DE RHODES.

Rhodes est une île célèbre de la Méditerranée, non loin des côtes de l'Asie Mineure.

Elle n'a guère que vingt lieues de long sur six de large, et sa population aujourd'hui ne dépasse pas trente mille âmes.

Le climat est délicieux, quoique très-chaud l'été; le sol est riche, mais mal cultivé; l'intérieur est montagneux et couvert de belles forêts.

Jadis cette île était marécageuse, malsaine, pleine de reptiles et s'appelait *Ophiusa*, ce qui veut dire en grec île des Serpents; mais, ayant été cultivée avec beaucoup de soins, elle devint un séjour enchanteur et fut nommée *Rhodes*, à cause de l'abondance de ses roses.

La seule ville importante porte le même nom que l'île; c'est celle que représente la gravure ci-jointe, et qui est bien déchue de son ancienne splendeur.

La ville de Rhodes, peuplée de six mille habitants, a un excellent port divisé en deux, le grand et le petit. On y remarque le château fort et l'ancienne église des chevaliers de Saint-Jean.

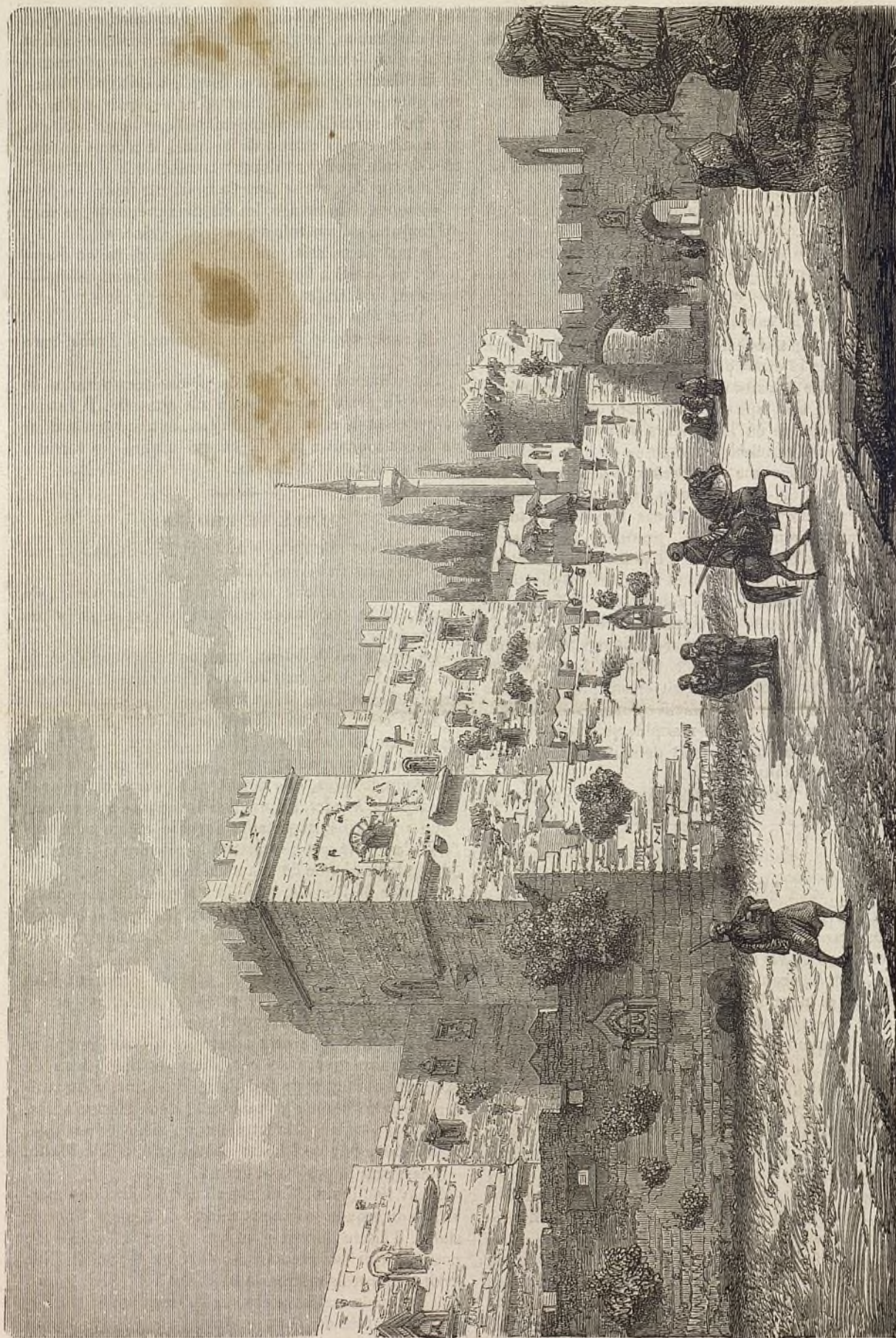
Cette ville et l'île qui en dépend formaient dans l'antiquité une république très-florissante; les arts y étaient cultivés avec un grand succès.

Elle fit ensuite partie de l'empire romain, remplacé par l'empire grec. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, obligés de fuir de la Palestine, s'emparèrent de cette île et s'y établirent; deux siècles après, les Turcs s'en emparèrent après un siège mémorable, et les chevaliers de Rhodes allèrent s'établir à Malte.

Les Turcs la possèdent encore.

Dans l'antiquité, l'on plaçait au nombre des merveilles du monde le fameux colosse de Rhodes, énorme statue d'airain massif que l'on voyait à l'entrée du port, et qui représentait Apollon ou le Soleil. Elle avait trente-trois mètres de haut. On a dit, mais à tort, que ses pieds étaient posés sur les deux môles qui formaient l'entrée du port, et étaient assez éloignés pour que les plus gros vaisseaux passassent entre ses jambes. Ce colosse a été renversé par un tremblement de terre.

X.



Vue de la ville de Rhodes.

Puque et imprime par Ch. Lenoir, rue de Fieures, 9, à Paris.